

---

#### 4. Commentaire de l'artiste sur le titre de l'oeuvre

##### La cigale et la fourmi

*La cigale ayant chanté tout l'été  
se trouva fort dépourvue lorsque la bise fut venue...  
Vous chantez, eh bien dansez maintenant !*

Jean de La Fontaine

J'ai sculpté, dans la pierre d'un mur ancien soutenant le parvis de l'Institut Canadien de la rue Saint-Stanislas à Québec, un bas-relief. Une oeuvre commandée par la **Ville de Québec** et la **Commission de la capitale nationale du Québec** pour souligner le 150e anniversaire de fondation de l'**Institut Canadien**. En fait, l'**Institut Québécois** devrait-on dire aujourd'hui, en effet, comme on peut le lire dans la revue d'histoire *Cap-aux-diamants*, « *Motivés par le développement culturel et scientifique des Québécois, ou comme on le disait à l'époque* » par la survivance de la race canadienne-française », *quelques jeunes intellectuels de la capitale décident de fonder un institut à Québec. Parmi eux, des noms aussi illustres que François-Xavier Garneau, Marc-Aurèle Plamondon et Octave Crémazie. Pour l'époque, au Québec, le projet est proprement révolutionnaire. Dans la foulée de l'historien F.-X. Garneau, les fondateurs veulent répondre au rapport Durham qui niait que les Canadiens français aient une histoire, une culture.* »

Inspiré par ce commentaire, j'ai gravé dans la pierre ce que bien d'autres avant moi, de multiples façons, avec d'autres mots et d'autres gestes, ont si magnifiquement écrit, chanté, dansé, peint ou filmé. J'ai gravé dans la pierre, mêlés aux formes, les mots simples qui chantent le sentiment d'être des *gens de mon pays*:

***Nous. Nous sommes. Nous sommes un. Nous sommes un peuple. Nous sommes le peuple du Québec.***

Ce geste s'inscrit dans une longue tradition qui nous a fait guerroyer contre le silence et l'oubli. Une conquête lente, joyeuse ou terrible de la parole, de notre parole. De la Bolduc à Fred Fortin, de Félix à Leloup, de Vigneault à Desjardins, de Raymond Lévesque à Paul Piché, de Lèveillé à Plamondon, de Charlebois à Celine, de Marc Favreau à Yvon Deschamps, de Paul-Émile Borduas à Jordi Bonet, de Marc-Aurèle Fortin à René Derouin, de Antoine Plamondon à Jean-Paul Riopelle, de Suzor Côté à Vaillancourt, d'Ozias Leduc à Betty Goodwin, de Nelligan à Gauvreau, de Saint-Denys Garneau à Anne Hébert, de Michel Tremblay à Normand Charette, de Philippe Aubert de Gaspé à Gaétan Soucy, de Claude Lemelin à Robert Lalonde, de Claude Jutras à Louis Bélanger, de Jean-Yves Bigras à Pierre Falardeau, de Claude Fournier à Manon Barbeau, de Denis Héroux à André Forcier, de Gilles Carle à Robert Lepage, de Micheline Lanctôt à Paule Baillargeon, de Denys Arcand à François Girard, nous, artistes, tels que nous avons *voulu être*, incarnons la parole du peuple qui nous a fait naître et grandir, nous en usons jusqu'à plus soif, nous la possédons aujourd'hui en tout bien tout honneur, multiforme, vivante, extravagante ou intimiste, du bout des lèvres ou à gorge déployée, du bout des doigts aux poings fermés, de la chair à la poule, des grands soirs aux petits matins.

Il s'en trouve toujours un *plus jeune plus fou* pour prendre le relais de tous ces *bougalous* morts au combat ou bien vivants, même fatigués. Je suis l'un de ceux-là et j'ai gravé dans la pierre ce que d'autres ont couché sur le papier : Nous, nous sommes, nous existons. Nous, nous-autres, nous autres, distincts, réunis, par notre langue, par notre commun passé ancien ou récent, par notre patrimoine exhumé de la poussière et resplendissant dans la lumière ou délaissé par nous, modernes mais rompus à l'obscur noirceur, rassemblés par nos institutions civiles et économiques, par notre culture, par l'art, nous, citoyens du Québec qui formons sur son territoire le peuple du Québec, ce citoyen du monde des nations de la terre, nous existons, la preuve, cela s'est désormais inscrit dans la pierre, celle qui dure plus longtemps que l'espace d'une chanson. Les Mayas, les Anciens Athéniens, les Mésopotamiens vous le diront, qui donc connaît aujourd'hui leurs chansons.

Nous, les artistes, maîtres de tous les langages, grands prêtres de la parole et gardiens du temple qu'elle habite, maintenant maîtres chez-nous, avons, à force, appris à quel point l'acquisition du langage est une cruciale et décisive étape du développement humain, à quel point aussi, celui-là, aussi multiforme et vaste qu'il soit, n'est qu'une étape première qui s'acquiert en bas âge pour laisser toute la place aux actes humains à l'aune desquels se mesure la vie. Nous savons aujourd'hui que s'il en est ainsi dans la vie des femmes et des hommes, ainsi en est-il aussi dans la vie des peuples qu'ils forment. Même inscrits dans la pierre les mots de l'existence ne sont que des mots. Pour que s'incarne la souveraine existence des peuples il faut passer de la parole au geste. Il ne suffit pas de le dire, de le chanter, de ni de l'écrire sur du papier ou de le graver dans la pierre. La parole s'envole et les écrits aussi, s'ils ne sont que manuscrits, faux papiers ou brouillons épars.

Nous savons maintenant que le Livre premier dans lequel s'inscrit la vie des peuples s'écrit dans les Actes qui fondent et gouvernent les États qui les gouvernent. Or, dans cet Acte qui fonde et gouverne l'État qui prétend gouverner à bon droit le peuple du Québec, nul part il est écrit ne serait-ce qu'il existe une population parmi sa population qui sur une partie de son territoire, puisqu'il en est encore ainsi, forme un peuple, un peuple souverain. Pire, cet État n'émane pas du peuple. Cet État n'est que l'avatar d'un Empire fondé sur la conquête, la guerre, et le poids de ses armées. Sa prétendue légitimité n'émane pas du peuple, elle lui a été cédée directement, sans qu'on tente même de recevoir l'aval du peuple, par les restes fumants d'un Empire désuet. Un Empire d'un autre âge où le souverain prétendait et prétend encore incarner à lui seul l'existence et la souveraineté du peuple qu'il gouverne ou prétend gouverner. Nous, artistes, maîtres en fictions de toutes sortes dénonçons cette fiction qui fait encore aujourd'hui d'Élisabeth II, chef de l'État canadien, l'incarnation de l'existence et de la souveraineté du peuple du Québec. Une prétention qui à ses yeux majestueux a justifié le fait qu'on ne soumette pas la question aux voix du peuple. Cette fiction, écrite noir sur blanc dans la Constitution de l'État qui par inertie nous gouverne, se trouve à être le grand Livre, le seul véritable, dans lequel s'écrit notre apparente et officielle parole de peuple. C'est celui-là que consultent partout sur la terre les nations du monde qui désirent nous connaître. Or, ce grand roman, ce maître ouvrage partie du grand oeuvre littéraire de la bibliothèque mondiale des nations de la terre, ne fut-il à nos yeux qu'un mauvais roman de gare, qu'une fiction douteuse et diffamante, est et demeure un ouvrage de référence. C'est celui-là seul qui se retrouve dans toutes les gares par où transitent les peuples en marche. C'est celui là qui rend compte officiellement de notre parole. Or ce texte n'a pas été écrit par nous, il n'a pas non plus reçu notre approbation, non seulement il nie par là notre parole, mais pire, il nie par là aussi notre existence même.

Nous artistes, avons beau nous échine à écrire tous les livres de la terre, à chanter une autre chanson, toutes nos mains réunies, celles-là qui tiennent les crayons, les pinceaux ou tournent les manivelles, sont foulées aux pieds de chaque lettre de cet Acte indigne. Nos mains ainsi broyées ne peuvent changer ni l'esprit ni la lettre de ce texte là. Seul le peuple

souverain, mobilisant sa volonté, peut écrire les mots de ce livre fondateur. Seul le peuple souverain peut empêcher qu'un État prétentieux l'écrive à sa place. Nous les artistes, on aura beau chanter... À quoi peut bien servir notre liberté de parole, si le peuple n'a pas droit au chapitre ? Nous sommes en fait bâillonnés. Et, si la dictature c'est, « *Ferme ta gueule* », la démocratie, en la circonstance, c'est, « *Cause toujours* ». Et pour causer, l'on cause, et à qui mieux mieux, et l'on en est fier, partout l'on s'en vante et l'on nous en récompense et pour cause.

Nous, artistes, inspirés par la réalité de l'existence de ce peuple auquel nous appartenons, nous avons en notre nom ou en son nom et pour lui pris la parole, nous l'avons célébrée, chantée, dansée, fait la fête mais devons aujourd'hui dire que le temps n'est plus à dire, le temps est à faire. Les maîtres de parole que nous sommes avons à dire aujourd'hui que nous avons circonscrit les limites de *nos propos et de nos dires*. Cette limite ultime, c'est la frontière qui sépare la parole de la parole en acte. Si nous avons accepté de la prendre au nom du peuple, nous la prenons encore pour dire que nous sommes aphones en cet État et pour le contrer il n'y a que le peuple qui soit en mesure d'en prendre Acte et fonder sa propre parole.

Ceci dit, nous continuerons à incarner notre parole mais aujourd'hui nous voulons aussi dire que le lieu où elle s'inscrit importe tout autant que la parole elle-même. Ne pas le dire, à force, nous fait n'être que l'alibi d'une procrastination dangereuse, d'un grand oeuvre sans cesse ajourné. Si l'État souverain qu'on espère n'existe pas encore, le peuple souverain du Québec, lui, existe et cela doit être nommé là où ça compte, dans l'Acte qui nous fonde, nous constitue et qui gouverne les actes de ceux qui nous gouvernent. Dans l'attente et en l'absence de l'État souverain du Québec rien ne justifie que l'on tolère encore plus longtemps que la Constitution de l'État canadien n'ait jamais été soumise à l'approbation du peuple souverain du Québec. Rien ne justifie que l'on consente encore plus longtemps à vivre sous les auspices d'un État qui ne reconnaît pas même notre souveraine existence.

Dans la vie d'un peuple il n'y a qu'un seul et unique lieu capable et apte à incarner la parole qui nomme et incarne l'existence même du souverain peuple du Québec. Ce lieu d'inscription n'est pas un hymne national, une chanson de Vigneault ou les deux à la fois, ni la poésie, ni la littérature, ni le cinéma, ni une danse, ni un tableau, ni un bas-relief sculpté dans la pierre. En ce monde, ici, maintenant, et pour encore très longtemps, ce lieu c'est l'Acte fondateur et constitutif des États par lesquels les nations de ce monde acceptent d'être gouvernées, quels qu'ils soient, canadien ou québécois, fédéral ou provincial, national ou supra-national.

Pour accéder à ce grand livre où s'inscrit la parole primordiale et fondatrice qui consacre l'existence d'un peuple il faut poser un geste qui ne soit pas que parole. J'en appelle aux actes. Un acte fondateur qui passe par une sommation solennelle. J'en appelle au peuple souverain du Québec pour qu'il exige qu'à *partir de désormais*, les États qui prétendent le gouverner en toute légitimité s'obligent à soumettre à sa démocratique approbation l'Acte qui les fonde, les constitue et les gouverne, à savoir leur Constitution. J'en appelle au peuple souverain du Québec pour qu'il exige que telle Constitution reconnaisse nommément son existence propre et son inaliénable souveraineté. J'en appelle au peuple souverain du Québec pour qu'il déclare invalide et illégitime sur le territoire du Québec les États qui s'abstiendraient de faire approuver par lui leur Constitution.

Les États passent, les peuples restent. Le peuple souverain du Québec en cet État est hors la loi. Il est en dehors de la loi fondamentale qui le gouverne. Comment *bâtir maison* sur des fondations de bois, sur une langue de bois. Cet état de fait conforte sans doute notre côté, coureur de bois, rebelle et romantique typique d'une délinquante adolescence mais, à terme, cet état visqueux et larvaire nuit à notre plein et entier sentiment d'être. Il nous enferme

dans la logique trouble d'une fiction aliénante qui est le fait de notre seule et propre incurie. Ce roman noir adolescent est maintenant désuet, vide de tout trucage à force d'avoir été lu et relu. Il ne nous est plus d'aucune utilité. Place à la lumière et à la maturité. Accédons sans délai au véritable langage, celui que parle les nations avec lesquelles nous voulons vivre notre vie de peuple existant et souverain. Nous, la population habitant le territoire du Québec, nous sommes et formons un peuple et ne tolérerons plus que l'État qui nous gouverne se gouverne à même des écrits, des lois et des institutions qui affirment par omissions opportunes tout le contraire au lieu de le proclamer, de le défendre et de l'illustrer.

Luc Archambault

2000 11 14

Voir texte intitulé « *Nous sommes un peuple* » ( ± 115 pages )

Dans le site Internet de l'artiste :

[www.Luc-Archambault.qc.ca](http://www.Luc-Archambault.qc.ca)

[Plan du site /](#)

[Écrits de l'artiste /](#)

[Politique /](#)

[Nous sommes un peuple. Version du \(...\)](#)